


Les enquêtes
de **LADY**
GRACE


*3. Intrigue
au bal masqué*



Flammarion jeunesse



LADY GRACE,
DEMOISELLE D'HONNEUR
ET ENQUÊTRICE
AU SERVICE DE SA MAJESTÉ
ELIZABETH I^{RE}



*La Reine est en danger !
Plusieurs accidents étranges sont survenus
ces derniers jours. Tantôt c'est sa selle qui se rompt,
tantôt une pierre qui manque de l'assommer . . .
Je compte bien trouver qui en a après elle !
Et si je profitais du bal costumé pour démasquer
le coupable ?*

Grace Cavendish

Les enquêtes
de LADY
GRACE


Les enquêtes
de LADY
GRACE

*3. Intrigue
au bal masqué*

Racontées par Patricia Finney
et traduites par Aurélia Lenoir et Rose-Marie Vassallo

Flammarion jeunesse

Titre original :

The Lady Grace Mysteries. Book 2 Conspiracy

© Working Partner, Ltd, 2005

© Éditions Flammarion pour la traduction française, 2006

© Flammarion pour la présente édition, 2019

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-8300-2

Pour Ben et Teazle – les miens



*Hautement secret et privé.
Troisième journal de Lady Grace Cavendish,
demoiselle d'honneur de Sa Gracieuse Majesté
la reine Élisabeth, première du nom.
Escorte de Sa Majesté en voyage officiel.*

LE PREMIER JOUR D'AOÛT,
EN L'AN DE GRÂCE 1569.
AU MANOIR DU BARON OXEY,
DANS LE COMTÉ D'OXFORD.
PEU AVANT L'AUBE.

Ce matin, toute la cour s'est levée à potron-jaquet*, car nous quittons Oxey Hall.

À l'instant même, j'étrenne un troisième cahier blanc, ainsi qu'une superbe plume d'oie. J'en ai cinq neuves, longues et bien taillées, prélevées sur une volaille de la baronne Oxey, je présume – peut-être même sur l'une de celles qui nous ont été servies en rôti avant-hier. De plus, la reine m'a fait présent d'un beau petit encrier empli d'encre – flacon de cristal enchâssé d'or avec joli bouchon qui se visse. Elle y a mis une condition : que plus jamais, jamais je n'écrive lorsque je porte du damas* blanc. Pas même en

faisant très attention. Nous avons décousu de ma robe la pièce que j'avais tachée d'encre et nous en avons cousu une autre à la place, bien blanche. À mes yeux, il n'y paraît plus, mais Mrs Champernowne grommelle que le blanc n'est pas tout à fait le même.

J'écris ces lignes assise sur un énorme coffre rempli d'atours* et, comme je porte mon jupon de laine noire, le mal ne sera pas bien grand si je fais une tache dessus – alors cessez de bougonner, Mrs Champernowne, voulez-vous ?

Olwen, qui veille un peu sur nous toutes, mais qui est en réalité la chambrière* de Lady Sarah, s'évertue à emballer les petits pots d'onguent de sa maîtresse, que celle-ci ressort tout aussitôt. Pauvre Sarah ! Elle a un semblant de bouton au menton et tient absolument à y mettre un peu de cette pommade que sa mère lui a fait porter l'autre jour : de la queue de souris grillée, je crois, pilée dans de la graisse de jars. Remède souverain, paraît-il, contre toutes les rougeurs de la peau.

Mary Shelton, qui la regarde faire en grignotant du pain aux épices, se permet une modeste remarque :

— Ne croyez-vous pas, Sarah, que ces pommades dont vous ne cessez de vous oindre pourraient bien être la cause de tous ces boutons ?

— Pfff ! fait Sarah, rejetant en arrière sa chevelure rousse.

Mais moi, je me dis que Mary n'a peut-être pas tort.

Lorsque nous aurons quitté Oxey Hall – pas avant une petite heure, j'imagine, le cortège royal est toujours lent à s'ébranler –, nous prendrons la direction de Kenilworth, qui est la résidence principale de Lord Robert Dudley, comte de Warwick, mais surtout comte de Leicester. C'est Sa Majesté elle-même qui a fait présent de ce domaine au comte, voilà cinq ou six ans.

Il me tarde d'être là-bas, et je ne suis pas la seule. Le comte de Leicester est grand écuyer de la reine, mais c'est surtout son ami dévoué, toujours prêt à donner pour elle les fêtes les plus somptueuses et les plus éblouissants divertissements. À Kenilworth, le temps ne nous durera pas, pour sûr, et les nuits seront très courtes. Mon ami Masou l'acrobate nous y éblouira de ses prouesses. Il est déjà là-bas avec la troupe, occupé à répéter.

Tudieu ! que j'aime l'été, quand Sa Majesté fait ses visitations* à travers le royaume. La seule chose qui me pèse un peu, c'est que nous autres, demoiselles d'honneur, devons souvent loger à six dans la même chambre. Lady Sarah n'en finit jamais de tripoter ses

petits pots d'onguents, tout en se chamaillant sans trêve avec Lady Jane Coningsby. Carmina Willoughby et Penelope Knollys cancanent comme une paire d'oies jusqu'au milieu de la nuit. Et Mary Shelton, qui dort dans le même lit que moi, a une pénible tendance à ronfler. Malgré quoi, je me régale de tous ces changements de lieux et de décors. De plus, même si ces tournées d'été n'étaient pas, pour Sa Majesté, le meilleur moyen d'inspecter ses provinces, de nourrir la cour aux frais de sa noblesse et de permettre à ses palais de se faire nettoyer en grand et chauler de frais, c'est bien la plus agréable façon de passer les semaines de canicule loin de Londres et de son air vicié.

Bien évidemment, c'est à cheval que nous voyageons d'une grande demeure à une autre. Mais même cela ne me tracasse point*. Le trajet se fait au pas, et nous autres, demoiselles d'honneur, ne montons que des chevaux placides, et sur une selle d'amazone bien confortable, chacune derrière son palefrenier. Rien à voir avec la chasse, où l'on est seule sur sa monture et où le trot est de rigueur, quand ce n'est pas le galop !

Lady Jane, cavalière hors pair, se plaint que c'est à mourir d'ennui. Mais moi je préfère, et de loin, laisser les rênes à autrui ! J'aimerais savoir pourquoi, mais il

suffit que je demande à un cheval de faire ceci, cela, pour qu'il décide immédiatement de faire le contraire. Si j'en crois la reine, je manque d'autorité. Peut-être, mais je ne tiens guère à contrarier une bête capable de m'envoyer dans les airs d'une ruade ou de piquer un galop en m'emportant sur son dos !

Tandis que j'écris ces lignes, Lady Sarah cligne des yeux sur son miroir, essayant de se barder d'onguent à la lueur d'une pauvre chandelle. Je ne lui prêterai pas la mienne, j'en ai besoin pour écrire. Et qu'elle se hâte un peu, car sa mixture empeste, malgré la valériane ajoutée, selon elle, à la queue de souris pilée dans de la graisse d'oie.

Mon amie Elsie, qui est lingère, vient juste de traverser la pièce avec une brassée de draps, et elle a levé les yeux au ciel en passant devant Sarah. Elle aussi la trouve ridicule. L'un des bonheurs des voyages d'été est que je peux « emprunter » Elsie et faire d'elle ma chambrière, du moins de façon non officielle. À l'instant même, Elsie aide Olwen à empiler les draps dans les coffres, et j'entends Olwen marmotter : « Voyons voir... Six draps. Neuf chemises, toutes utilisées déjà... Ah ! Elsie, ma fille, range-les donc là, vois-tu ? Ainsi, nous aurons un peu de place pour ces taies d'oreiller... »

L'un des hommes du Train royal* commence à décrocher les tentures de lit. D'ordinaire, ils attendent que nous soyons partis, mais aujourd'hui le cortège entier doit prendre la route au plus tôt. Le Train dispose de tout en double et, tandis que nous séjournons à Kenilworth, tout ce qui a servi ici se mettra en chemin pour notre destination suivante, afin d'être mis en place à l'avance et fin prêt pour l'arrivée de Sa Majesté.

Ah ! Voici que deux autres hommes se perchent sur des échelles, ils démontent le cadre d'un baldaquin avant de s'attaquer à ses colonnes. Après quoi, toutes les pièces du lit démonté seront transportées de corridor en corridor et jusque dans la cour du château. Depuis mon encoignure de fenêtre, j'aperçois les chariots qui attendent à la lumière des torches et les chevaux qui piaffent de leurs gros pieds velus, chacun le nez dans sa musette d'avoine.

Les appartements royaux sont les derniers dégarnis, bien sûr. Les valets attendent toujours que la reine soit partie avant de tout démonter et de retirer du mur les tentures de brocart. Lorsque Sa Majesté sera prête, tout le cortège s'ébranlera, nous autres juste derrière elle afin de la servir. Oh non ! Voilà Sarah qui vient d'ouvrir un autre de ses petits pots. Du talc,

on dirait bien. Tout juste ! Et à présent, avec sa houppette en duvet de cygne, elle se poudre délicatement le nez.

— Voulez-vous bien me donner ceci, Lady Sarah ! la prie Olwen d'un ton plutôt sec. Vous allez vous mettre en retard pour rejoindre Sa Majes...

— Mais j'ai le nez qui recommence à briller ! proteste Sarah avec une vilaine moue. Juste un p...

Mais Olwen, avec un *tst-tst !*, se saisit de la houppette. Et il était temps, car Mrs Champernowne, notre maîtresse à toutes, fait irruption dans la chambre et s'écrie d'un ton pincé :

— Demoiselles, demoiselles ! Voulez-vous bien vous hâter ! Nous vous attendons, vous devriez être prêtes depuis un moment déjà !

Fort bien, je vais ranger cahier et plume neuve au fond de mon sac à broder et aller servir la reine. Je me demande de quelle humeur elle est, ce matin. Elle n'aime point trop se lever aux aurores, mais elle adore voyager. Donc c'est un peu comme un jeu de pile ou face...

PLUS TARD CE MÊME JOUR,
À L'ENTOUR DE MIDI.

Nous venons de faire halte pour dîner* au manoir d'un gentleman dont je n'ai pas retenu le nom, tout près du village de Charlecote. Le maître des lieux, en l'instant même, délivre un interminable discours – truffé de grec et de latin et prodigieusement endorment. La reine sait feindre d'écouter des heures durant, souriante et coite, mais moi, pour survivre, je n'ai qu'un moyen : faire semblant de prendre des notes alors qu'en réalité j'écris dans mon cher cahier, ce que je fais présentement.

Comme toujours, nous avons fort bien mangé. Ce sont les cuisiniers royaux qui se chargent de préparer les mets dans les cuisines de nos hôtes, et ce midi nous avons des canards en broche sauce aux prunes et du pâté de rognons, et, pour dessert, fraises et framboises – les toutes dernières de la saison, arrosées de crème fleurette. J'aurais aimé en mettre un peu de côté pour Elsie, mais ce n'était point commode et puis... c'était trop bon, j'ai tout avalé.

Nous avons quitté Oxey Hall aux premiers rayons du soleil et cheminé dans la fraîcheur de l'aube, un pur plaisir. Ma monture, une jument aubère nommée

Ginger, obéit fort docilement à M. Muirhead, mon palefrenier. La selle est bien capitonnée, je m'y sens tellement à l'aise que je peux savourer le paysage : ce matin, des champs moissonnés, parsemés de grosses meules de paille sur fond de chaume doré. Mon palefrenier est un vieil homme – quarante-cinq ans à tout le moins – qui ne parle guère qu'à sa jument. À mon adresse, c'est tout juste s'il marmonne deux ou trois « Oui, milady », « Non, milady », d'une voix tout enchifrenée.

L'ordre du cortège est immuable. À l'avant, la Garde royale, avec en tête son capitaine, M. Hatton, derrière les hérauts et trompettes. Immédiatement à leur suite cheminent la reine, sur son fier cheval gris pommelé venu tout droit de Hongrie, et à ses côtés, pour la servir, le comte de Leicester. Depuis qu'elle l'a fait grand écuyer, c'est à lui de l'escorter en ses voyages. De toute manière, comme chacun sait, il est son gentleman favori. Derrière elle, en arc de cercle, chevauchent les autres gentlemen qu'elle autorise à la servir, et nous venons juste après, nous autres, ses suivantes. Derrière nous, je ne sais en quel ordre, déambule le restant de la cour, valets et serviteurs compris.

Comme toujours, sur notre passage, le peuple est massé pour nous voir. Certains attendent depuis des

heures au bord du chemin, dans leur plus bel accoutrement, les femmes avec marmaille au cou. Et tous font fête au cortège, fiers et heureux que Sa Majesté ait choisi de traverser leur village et non le bourg voisin, à une demi-lieue de là, leur ennemi héréditaire depuis le départ des Romains.

Tout en nous dévorant des yeux, ils parlent de nous, bien souvent, comme si nous étions sourds comme des pots, ce qui peut être embarrassant. Par exemple, ce matin, j'ai saisi au vol ces mots d'une paysanne à une autre : « Voyez là celle au capuchon rouge, là... Dame oui ! C'est une jolie demoiselle. Mais à voir sa mine, on jurerait qu'elle vient de boire une pinte de vinaigre ! » La seule à porter capuchon rouge étant Lady Jane, Lady Sarah a glapi de délice. Elle ne peut pas souffrir Jane – dont je dois avouer, pour être franche, qu'aucune de nous ne l'apprécie beaucoup.

Mais bien sûr c'est la reine qui attire tous les regards. Face à ses sujets, Sa Majesté est éblouissante de charme et de délicatesse. En conséquence, tout le monde l'aime. Par exemple, ce matin même, avisant un gros bébé aux joues rouges qui gigotait dans les bras de sa mère en poussant des cris de ravissement, Sa Majesté a ramené son cheval au pas et le comte de Leicester, soucieux, a fait stopper tout le cortège.

C'était vraiment un beau petit, à fins cheveux d'or et grands yeux bleus, à peine barbouillé sur le bout du nez. Il dévorait la reine des yeux en roucoulant de plaisir – je crois que ce sont ses bijoux qui l'excitaient tant.

La reine lui a dédié un large sourire et la mère a rougi de fierté. Alors le tout-petit s'est mis à battre des mains, et il ne devait pas savoir faire depuis longtemps, car parfois il ratait son coup et se tapait sur le nez, ce qui nous a tous amusés.

— Voilà un bel enfançon*, a dit la reine, souriant toujours.

Alors la mère, sur une révérence, a tendu le petit bien haut en bredouillant, émue :

— Et déjà un fidèle sujet de Sa Majesté, sauf votre respect. Je prie le ciel de vous en accorder un tout pareil.

Plusieurs de nos gentlemen ont eu un petit sursaut à ces mots, car Sa Majesté n'aime guère entendre parler de bébés, d'ordinaire. Le sujet la rend morose ou de méchante humeur, c'est selon. Sans doute parce que bientôt, avec ses trente-cinq printemps sonnés, elle ne sera plus en âge d'avoir des enfançons à elle, et qu'elle n'aime point qu'on le lui rappelle. Cette fois, pourtant, elle s'est inclinée pour caresser la joue du

petit. Il lui a fait un beau sourire à quatre dents et, de ses petits doigts, il a agrippé les perles cousues sur la manche royale. L'une d'elles lui est restée dans la main.

— Oh ! s'est effarée la mère. Regarde ce que tu as fait, vilain...

— Laissez, a répondu la reine d'un ton léger. Qu'il la garde donc. En souvenir. Vous êtes une heureuse maman.

Puis, sur une dernière révérence de la mère, Sa Majesté a fait repartir son cheval. Le comte a ordonné au cortège de se remettre en mouvement. Quand je me suis retournée, j'ai vu la mère en train d'empêcher le tout-petit de fourrer la perle dans sa bouche.

Mary Shelton, qui chevauchait juste à côté de moi, derrière son palefrenier barbu, avait cessé de tricoter afin d'observer la scène – elle confectionne un petit paletot pour l'aîné de ses neveux. Elle m'a glissé à mi-voix :

— Sa Majesté paraît songeuse, ou est-ce une idée à moi ? Peut-être est-elle, une fois de plus, en train de penser au mariage ? Elle a toujours cet air songeur, dans ces cas-là.

J'ai regardé la reine, devant nous. Je ne la voyais que de dos, bien sûr. Le comte de Leicester s'inclinait

légèrement vers elle afin d'entendre ce qu'elle lui disait. D'une manière générale, le comte a toujours l'air un peu rogue, d'ailleurs il n'est guère aimé à la cour. Mais lorsqu'il est auprès de la reine, ses traits se font étrangement doux. Il est malaisé, bien sûr, d'imaginer que des gens aussi âgés que le comte et Sa Majesté puissent être épris l'un de l'autre. Cependant je crois qu'ils le sont, je dirais même depuis longtemps. C'est une chose que je sentais déjà confusément, sans la comprendre, du temps où j'étais petite fille.

Mary avait les yeux sur moi. Elle s'est penchée pour me chuchoter, par-dessus l'échine de son cheval :

— Vous devez en savoir plus long que nous toutes, Lady Grace, sur les sentiments de Sa Majesté pour le comte.

— Oh ! Moins que vous ne semblez le croire, ai-je murmuré en réponse. Lorsque j'étais enfant, très petite, vers l'âge de cinq ans, par là, plusieurs fois, oui, j'ai remarqué des choses. Je me souviens de l'avoir vue très heureuse. Et ma mère aussi – ma mère qui était, comme vous le savez, l'une de ses dames de compagnie et son amie la plus proche –, ma mère semblait heureuse pour elle. Heureuse et en même temps soucieuse. C'est plus tard que j'ai compris.

L'ennui était que le comte, qui n'était pas encore comte alors, mais simplement Robert Dudley, était déjà marié, marié à Amy Robsart.

Mary s'est penchée vers moi plus encore.

— Oui, et ensuite Amy est morte, et les circonstances de sa mort ont provoqué bien des ragots, n'est-ce pas ?

Nos compagnes feignaient d'ignorer cet échange, mais j'ai noté que toutes avaient incité leur palefrenier à se rapprocher de Mary et moi, et quoi d'étonnant ? Je suis la seule à avoir vécu à la cour lors du scandale.

J'ai donc raconté à Mary ce que je sais de ce temps lointain – huit ans déjà – où la rumeur, pour la première fois, s'est répandue que la reine et Robert Dudley nourrissaient l'un pour l'autre de tendres sentiments.

Ma mère m'avait dit que l'amitié entre Dudley et Sa Majesté remontait au temps où, beaucoup plus jeunes, ils s'étaient tous deux trouvés emprisonnés à la Tour de Londres – même si là-bas, en réalité, ils avaient eu fort peu l'occasion de se voir. La reine Élisabeth n'était alors que princesse, et elle avait été enfermée là sur ordre de sa sœur aînée, Mary, qui régnait à l'époque.

Plus tard, devenue reine, Élisabeth fut souvent vue avec Dudley à ses côtés. Lors de chaque tournoi, il arborait sur l'épaule quelque faveur* de Sa Majesté, ruban, pochette brodée, ce qui faisait beaucoup jaser. À la cour, le restant de la noblesse n'avait nulle indulgence pour les Dudley, ces « nouveaux riches », ces « parvenus ». Sans compter que le père et le grand-père de Robert avaient tous deux été exécutés pour haute trahison.

Mais Sa Majesté n'avait cure des ragots. Son cœur allait à Robert Dudley. Elle espérait qu'avec le temps il finirait par être sien. Car Amy Robsart était malade, bien malade et sans espoir de guérison. Elle ne quittait plus sa couche depuis des mois. Il n'était que de patienter. Un jour, Robert Dudley serait à nouveau libre.

— Puis un matin, ai-je achevé à mi-voix, la nouvelle s'est répandue qu'Amy Robsart était morte. Morte d'une mauvaise chute dans les escaliers, où elle avait trébuché...

— Trébuché dans les escaliers ? s'est récriée Mary très bas. Alors qu'elle était clouée au lit ?

— C'est là toute la question. Cette chute faisait trop bien l'affaire de Dudley. Aussitôt les mauvaises langues – c'est-à-dire à peu près toute la cour – ont

suggéré que Robert Dudley avait dû perdre patience, et précipiter les choses afin de se libérer. Et Sa Majesté, bien sûr, s'est vue contrainte de prendre ses distances avec lui sous peine de scandale. Elle risquait même d'y perdre le trône.

J'ai d'autres souvenirs encore, mais ceux-là, je les garde pour moi. Je revois ma mère étreignant la reine, j'entends Sa Majesté sangloter dans ses bras : « Oh ! Margaret. Jamais, jamais il n'aurait fait chose pareille. Je le sais, je le connais. Mais que le ciel nous aide, Margaret ! Nous n'avons aucun moyen de le prouver ! »

Là-dessus, je me souviens, ma nourrice m'emmena au jardin cueillir des fleurs...

Mary avait les yeux sur moi. J'ai ajouté :

— Je ne sais trop que penser. Par la suite, ma mère n'a plus jamais voulu en parler.

Mais aujourd'hui ma mère n'est plus, elle est morte l'an passé, par un hasard tragique, en absorbant du vin empoisonné destiné à Sa Majesté. Je ne peux plus l'interroger, alors que j'arrive à un âge où elle me répondrait peut-être. Tout ce que je puis dire est qu'à mon avis elle n'aimait guère Robert Dudley. Elle ne le tolérait que parce que la reine était si éprise de lui – au point de le voir sans défaut.

Songer à ma mère me fait mal encore. Elle me manque de plus en plus, j'en ai peur. Pourtant, depuis sa disparition, la reine a été très bonne pour moi. Elle m'a littéralement prise sous son aile. C'est pourquoi je suis demoiselle d'honneur, d'ailleurs, bien que je n'aie que treize ans et demi.

Nous nous sommes tues. Je regardais le comte de Leicester chevaucher à côté de la reine, droit devant nous. Grand et bien découpé, le regard bleu, le cheveu sombre, il est d'assez belle prestance. Il a même fière allure sur un cheval. Mais il n'est plus tout jeune : un an de plus que la reine, je crois. Et je dirais qu'il a tendance à prendre de l'embonpoint. Ses manières ont de l'arrogance, on le croirait toujours près d'entrer en fureur – sauf lorsqu'il s'adresse à la reine. Alors il se fait doux et patient, y compris lorsque Sa Majesté s'emporte et le frappe de son éventail.

Je donnerais cher pour savoir s'il a réellement assassiné son épouse. Si j'avais été alors ce que je suis aujourd'hui, poursuivante d'armes* de Sa Majesté, avec pour mission de démasquer les fauteurs de méfaits à la cour, j'aurais mené mon enquête et, peut-être, tiré la vérité au jour...

Après cet échange, nous n'avons plus soufflé mot, et peu après nous avons débouché face à ce petit manoir où j'écris présentement. Le maître des lieux continue de tenir un discours interminable mais, sitôt qu'il se sera tu et que Sa Majesté aura fini de dîner, nous nous remettrons en route pour Kenilworth et... Ah ! justement, je crois que la longue parlerie s'achève.



PEU APRÈS...

Vertuchou ! L'interminable oraison s'est bien interrompue un instant, le temps pour notre hôte de lever son verre à la reine, mais le voilà reparti dans ses phrases emberlificotées. Je me demande d'où il sort pareil galimatias. L'aurait-il donc appris par cœur ? Au moins, pendant ce temps, Mary a pu me glisser à l'oreille, tout bas, une information intéressante.

— Sa Majesté mijote quelque chose. Le saviez-vous ? À Kenilworth, elle aura un nouveau prétendant ! Oui, elle a prié un prince étranger, qui lui a

fait une proposition de mariage, de venir séjourner là-bas en même temps qu'elle. Je l'ai entendue discuter des arrangements avec Sir William Cecil. Voilà qui ne doit guère réjouir le comte de Leicester, j'imagine. Recevoir sur ses terres un soupirant de Sa Majesté !

J'ai jeté un coup d'œil à la table royale. Le comte de Leicester, penché vers la reine, lui présentait un plat de jambon d'York avec une petite gémissement. Et en effet, à mieux y regarder, je lui trouve comme un air las, à ce pauvre comte, aujourd'hui, et la mine un peu grise.

— Oh ! mon doux comte, a minaudé Mary très bas, imitant la reine comme elle seule sait le faire. Écartez ce soleil, il est trop ardent pour moi.

Puis elle a rejeté la tête en arrière et rugit tout bas, imitant le comte, cette fois – je me demande comment elle fait : « Ô Gracieuse Majesté, je suis votre obéissant serviteur. Veuillez m'accorder un instant et ce soleil sera châtié pour vous avoir importunée. »

Je me suis retenue de pouffer.

— Mary, si la reine vous entendait, vous vous en repentiriez !

Elle s'est contentée, l'œil brillant, d'engloutir une énorme bouchée de tourte.

Le ciel soit loué ! Cette fois, le discours est terminé. La reine remercie notre hôte en latin, qu'elle parle avec la plus grande aisance. Il paraît terrorisé. Parions qu'il ne saisit pas un traître mot de ce qu'elle dit. Voilà qui lui apprendra à jacter pendant des heures !



PLUS TARD CE MÊME JOUR,
CHEZ LE COMTE DE LEICESTER,
EN SON CHÂTEAU DE KENILWORTH. VÊPRÉE.

Kenilworth est un enchantement ! Et nul ne sait donner des fêtes comme le comte de Leicester ! Nombreux sont ceux qui l'ont en dédain, je le sais, et qui se demandent comment il ose être en amitié avec la reine. Mais il faut lui rendre cette justice : c'est un maître de cérémonies sans pareil.

Pour l'heure, je suis assise sur le lit que je dois partager avec Mary, et cette plume neuve glisse sur le papier comme sur de la soie (la précédente accrochait horriblement). De sorte que mon beau cahier est encore sans la moindre tache – j'ai bien dit : encore.

Les chambres qui nous ont été attribuées, à nous autres suivantes, ne sont certes pas à la dernière mode, mais le comte a fait pendre aux murs de somptueuses tapisseries rebrodées d'or et d'argent qui ont dû lui coûter une fortune. Nous avons trois chambres en tout, qui font suite aux deux de Sa Majesté. Les six dames de compagnie se répartissent dans deux d'entre elles et nous, les six demoiselles, devons nous caser dans la dernière. Les trois grands lits installés pour nous par les hommes du Train en occupent une large surface, sans parler de nos coffres et malles, et nos femmes de chambre vont devoir dormir sur le plancher, dans le peu d'espace restant. D'un autre côté, ne nous plaignons pas. Au moins, nous ne sommes pas sous des tentes de toile, comme certains des messieurs.

Mais il me faut reprendre mon récit où je l'ai laissé : à notre départ de ce manoir où nous avons fait halte à midi et dont j'ai déjà oublié le nom. Je dois dire d'ailleurs, qu'au moment de remonter en selle, je me sentais l'estomac un peu lourd de fraises à la crème, mais passons. Tout est à présent digéré.

Nous chevauchions comme à l'accoutumée lorsque, à quatre ou cinq miles peut-être de Kenilworth, le comte

de Leicester s'incline bien bas sur sa selle et dit à la reine :

— Majesté, avec votre permission, je vais à présent prendre de l'avance sur le cortège afin d'aller m'assurer que chez moi tout est prêt pour vous accueillir.

La reine lui tend sa main pour un baisemain et le voilà parti au galop, entouré de ses hommes. Je dois reconnaître, une fois de plus, que sur un cheval il fait belle figure.

Nous poursuivons notre route sans hâte. Au bout d'un moment, s'ennuyant un peu, la reine fait appeler ses musiciens qui cheminaient en queue de cortège. Sitôt qu'ils arrivent, tout essoufflés parce qu'il leur a fallu courir au soleil avec leurs instruments sur le dos, elle les prie de jouer en marchant afin d'agrémenter notre voyage.

Je ne connais rien de plus plaisant que de la musique au grand air, sur fond de bosquets et de champs. Les musiciens jouent des voltes, des gaillardes, et encore des voltes, puis, lorsqu'ils ont recouvré leur souffle, ils chantent des madrigaux italiens, que je préfère à tout le reste.

Bientôt, le château de Kenilworth apparaît au loin, à flanc de coteau, avec son lac en contrebas, miroitant au soleil d'été.

Sur ce, la route s'engage au travers d'un taillis, qu'il serait bien temps de retailler tant les frondaisons en sont épaisses. Et soudain je m'avise que de petits paquets enrubbés pendent aux branches des cou-driers.

— Regardez ! dis-je à Mary, et je m'étire pour en attraper un.

Je le tiens ! Mais M. Muirhead me tient, moi, et c'est heureux, car j'ai bien failli choir de cheval.

Le petit paquet, tout enveloppé d'étoffe bleue, se révèle contenir un raisin sec enrobé de sucre. J'adore le sucre – c'est vraiment la meilleure des épices*.

Des confiseries ? Vite, Mary la gourmande range son tricot dans son sac et s'empresse de faire moisson de petits paquets. À vrai dire, nous faisons toutes de même, sauf Lady Jane qui déclare d'un air pincé :

— Vrai ! On jurerait que vous n'avez jamais vu de sucreries de votre vie.

Mais soudain, du bosquet le plus épais, s'élève une musique insolite, très douce, concert de harpes et de voix légères. On dirait presque une musique d'anges.

Tout le cortège s'immobilise afin de permettre aux gentlemen de cueillir les friandises aux branches et de les offrir aux dames. C'est alors que Lady Sarah,